

Fondements de l'action sociale de l'Eglise

Intervention d'Isabelle Grellier-Bonnal

« La question du pain pour moi est une question matérielle, mais la question du pain pour mes proches, pour le monde entier, devient une question spirituelle et religieuse »

Nicolas Berdiaev

Les sources et le sens du communisme russe,
Paris, Gallimard (Idées n° 27), 1951, p. 367

Je vais maintenant vous proposer un très rapide survol historique, dans une approche typologique ; c'est dire que je vais m'arrêter, de façon très rapide et un peu caricaturale, sur quelques moments qui sont autant de façons de comprendre cette exigence d'engagement auprès des pauvres. J'essayerai d'indiquer quel était le regard alors posé sur les personnes en difficulté, et quelles étaient les compréhensions théologiques qui le sous-tendaient. Ces lectures peuvent nous sembler plus ou moins fidèles au message de l'Evangile – mais elles donnent toutes à réfléchir en posant des questions qui, me semble-t-il, restent toujours pertinentes.

Je parlerai souvent des pauvres, utilisant ce terme de façon générique pour parler globalement des personnes en difficultés – au-delà des seules difficultés d'ordre économique. Vous voudrez bien excuser ce raccourci. Ce qui unit ces figures, c'est la notion de manque ; le manque est une réalité fondamentale de l'humain, mais il peut être un moteur qui met en mouvement, ou constituer un obstacle qui empêche de vivre.

L'Eglise primitive

Les « pauvres » sont représentés par l'image biblique de la veuve et de l'orphelin, c-à-d des gens dépourvus de support social et de lieu d'insertion. La petite communauté chrétienne leur apporte à la fois le cadre qui supplée l'absence du chef de maison, et l'aide matérielle. L'entraide est d'abord orientée vers les membres de la communauté.

L'entraide est étroitement liée au culte, puisque ce sont les denrées apportées pour la célébration de l'eucharistie – incluse dans un repas communautaire – qui sont partagées, les restes étant donnés à ceux qui en ont le plus besoin. Gottfried Hammann (cf. le texte ci-dessous) montre bien ce lien. Et il souligne le motif théologique qui préside à ce partage : la fraternité entre des personnes qui se reconnaissent tous pauvres devant Dieu, pareillement dépendants de lui, riches et pauvres. Il n'y a donc pas des riches qui font la charité à des pauvres ; il y a des frères et des sœurs, qui partagent, dans le cadre de l'assemblée cultuelle. Et la conscience qu'ils sont tous pauvres devant Dieu, qui évite le sentiment de supériorité et la condescendance de riches à l'égard des pauvres.

« Cette *caritas* a beau ressortir au domaine matériel, elle ne doit pas moins être vécue comme une donnée spirituelle ; et il appartient au ministère diaconal de conférer à cet amour-charité sa dimension transcendante. C'est dans le culte de la communauté qu'elle la trouve, au cœur de la liturgie, c'est-à-dire de la louange rendue à Dieu (« l'eucharistie ») et du « service » rendu ensemble à tous les frères dans la foi, sous la puissance spirituelle de la Parole de Dieu, le Christ Jésus. [C'est] parce que le culte dominical est le lieu de ce double partage, dans la présence du Christ et dans la présence des frères, tous reconnus dans leur unanime pauvreté devant Dieu¹, que le ministère diaconal a sa place spécifique au cœur du déroulement cultuel. »

(G. Hammann, *L'amour retrouvé*, Paris, Cerf, 1994)

Le Moyen-âge, avec deux regards différents sur la pauvreté

Ce lien entre partage matériel et liturgie tendra à disparaître lorsque l'eucharistie, de plus en plus sacralisée, sera dissociée des repas communautaires au cours desquels elle était le plus souvent célébrée auparavant. Cette évolution est renforcée par le passage à une Eglise de multitude qui fait que la dimension communautaire s'effrite ; le pauvre devient plus anonyme ; la notion d'entraide disparaît au profit de celle de charité.

Dans le moyen-âge européen, toutes les façons de penser se réfèrent au christianisme. Mais de ce même substrat peuvent naître des compréhensions bien différentes :

- Le motif principal est centré autour de l'aumône. Dans une société dont on a l'impression qu'elle est immobile, il est logique de voir la réalité comme le résultat de la volonté de Dieu. C'est la volonté de Dieu qu'il y ait des riches et des pauvres, et les riches sont invités à faire l'aumône aux pauvres ; cette démarche leur permettra de gagner leur salut. On trouve dans La vie de Saint-Eloi une formule qui nous scandalise aujourd'hui, mais qui traduit bien cette conviction : « Dieu aurait pu rendre tout le monde riche, mais il a voulu qu'il y ait des pauvres pour que les riches puissent racheter leurs péchés ». ². En caricaturant à peine, on pourrait dire que, si le pauvre a une place dans la société du Moyen Age, c'est en tant qu'il permet au riche d'accomplir des œuvres charitables, et ainsi de gagner son salut. Quant au pauvre, sa pauvreté peut lui valoir des mérites dans la mesure où il l'accepte humblement.
- Un autre motif va se développer, surtout à la fin du Moyen-Âge, quand l'argent prend une place plus importante dans la société comme dans l'Eglise, et que les écarts se creusent : les riches deviennent plus riches et les pauvres plus pauvres. On assiste alors dans certaines franges du christianisme à une très forte valorisation de la pauvreté pour elle-même. Liée au désir d'imiter le Christ, cette valorisation de la pauvreté conduit certains à renoncer à leurs biens pour devenir moines mendiants. Evoquons en particulier la figure de Saint-François d'Assise, qui voit dans la pauvreté un « infini trésor », une « vertu grâce à laquelle toutes les choses passagères et terrestres sont foulées aux pieds ». Il écrit encore dans les Fioretti : « c'est la Pauvreté qui, dès cette vie, procure aux âmes éprises de son amour le pouvoir de s'envoler vers les cieux, parce que, grâce à elle, celles-ci restent toujours armées d'une humilité et charité véritables ».

¹ Les parties non surlignées dans les citations illustrent particulièrement bien ce que je veux souligner à travers ces textes.

² cité par Bronislaw Geremek, *La potence ou la pitié*, Gallimard, p.29. Saint Eloi, évêque de Noyon et de Tournai, sans doute 590-660 ; livre écrit sans doute par un certain saint Ouen, environ 610-683.

Ces moines mendiants apparaissent comme un investissement plus sûr pour les aumônes : les riches estiment qu'ils prieront mieux pour leur salut que les pauvres qui n'ont pas choisi leur condition ; ce qui se joue bien sûr au détriment de ces derniers.

L'époque de la Réforme

Entre les guerres, les épidémies (en 1348-49, la peste noire aurait tué un tiers de la population anglaise !) et les mauvaises récoltes, la situation est catastrophique en Europe à la fin du moyen-âge. La mendicité s'accroît, qui exerce une pression de plus en plus lourde sur les villes. Partout on cherche à organiser l'assistance ; la Réforme, au début du 16^{ème} siècle, va procurer un support idéologique pour cette nouvelle approche.

Dans la perspective protestante qui met l'accent sur la justification offerte gratuitement par Dieu, ni l'acceptation par les pauvres de leur situation, ni la générosité des riches ne permettent d'acquérir des mérites aux yeux de Dieu. Cela ne conduit pas à abandonner le pauvre à sa pauvreté ; mais la charité est comprise comme une conséquence de la foi et non comme une condition du salut, comme la mise en œuvre de l'amour du prochain, guidée par la liberté du chrétien et non comme une obligation religieuse. On peut penser que cette liberté acquise par rapport à la question de son salut dans l'au-delà permet que l'attention soit portée sur les besoins effectifs des personnes en difficulté davantage que sur le geste du bienfaiteur. Le texte ci-dessous, de Luther, l'illustre bien :

« Avec notre prochain, en toutes difficultés et en tous dangers, nous devons agir ainsi : si sa maison brûle, l'amour me commande d'y courir pour aider à éteindre. S'il y a assez de monde pour éteindre, je peux rentrer à la maison ou rester là. [...] Si je vois qu'il a faim ou soif, je ne dois pas le laisser, mais le nourrir et l'abreuver, sans tenir compte du danger de devenir par là plus pauvre ou plus faible »

(Martin Luther, *Œuvres*, vol 5, Genève, 1978, p.248)

Par ailleurs, la Réforme valorise le monde profane (profession, famille, société...) comme le lieu de l'activité bonne de l'homme. La profession (*Beruf*), qui est aussi une vocation (*Berufung*), constitue une façon, pour le chrétien, de répondre à la grâce de Dieu. Ce qui conduit à rejeter le système des moines mendiants. On remet en valeur ce verset de 2 Thess (3,10) : « si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus ». Il s'agit donc de distinguer entre ceux qui ne peuvent pas travailler, qu'il faut aider, et les paresseux, qu'il faut obliger à travailler.

Donnons, à titre d'exemple, ce premier article de l'ordonnance édictée en 1523 par les autorités de la ville de Strasbourg, qui pose bien les principes de ce projet :

« Après qu'une grande foule de mendiants s'est installée à Strasbourg en provenance de beaucoup de territoires, que de nombreuses personnes indignes et sans foi se sont fait entretenir, ont utilisé leurs enfants pour la mendicité et montré ainsi le mauvais exemple, et qu'ils ont privé de l'aumône ceux qui en avaient vraiment besoin – étant donné cette situation, le Conseil de la ville, se fondant sur l'amour du prochain exigé par Dieu et donné à l'homme en signe de la grâce divine, a décidé d'établir une ordonnance pour clarifier la nouvelle situation des mendiants, étrangers ou autochtones, et des habitants pauvres, dans le but d'abolir la mendicité dans et devant les Eglises, dans les rues et devant les maisons, ainsi que les nombreux maux qui s'y rattachent. »

(cité par G. Hammann, *L'amour retrouvé*, Cerf, 1994, p.164).

On remarquera combien la formulation vise à éviter toute idée de mérite. L'amour est donné à l'humain, par grâce, et pour manifester cette grâce.

Malgré la formulation de type théologique, on est passé d'une approche religieuse de la pauvreté à

une approche laïque. Par ailleurs se met en place une tendance à la normalisation des personnes ; il s'agit que les pauvres se comportent bien pour « mériter » l'aide (cela se manifeste particulièrement dans certains des articles de cette ordonnance que je ne cite pas ici).

Mais cette volonté d'organisation ne va pas vraiment aboutir. La pauvreté subsiste, aux 16^{ème} et 17^{ème} siècles, la mendicité demeure le seul moyen de vivre de beaucoup de gens – et une industrie pour certains, comme aujourd'hui. Les pauvres dérangent, et on va finir par les enfermer dans des maisons de travail (cf. le délit de vagabondage qui était encore en vigueur en France il n'y a pas si longtemps) ; c'est ce que Michel Foucault a appelé « le grand enfermement des pauvres ». Ces ateliers de travail sont fondés sur une idéologie qui se réclame encore du christianisme (lequel reste encore la référence commune) ; ils ne visent pas seulement à être rentables économiquement, mais aussi à « accomplir un programme d'éducation sociale et religieuse, en apprenant aux pauvres à aimer le travail et la vie laborieuse » (Geremek, p.285). L'assistance est devenue répression. Les pauvres font peur, et des gibets apparaissent sur les grandes places des villes.

Les villes protestantes comme catholiques utilisent de tels moyens. Certaines voix chrétiennes s'élèvent pourtant contre. Vincent de Paul, par exemple, a refusé de prendre la direction de l'hôpital général, « craignant que la politique d'internement des pauvres ne soit contraire à la volonté divine » (Geremek, p.286). Cette politique n'en constituait pas moins, pour ses concepteurs, l'expression de sentiments charitables ...

19^{ème} siècle

Le 19^{ème} siècle a été, en France, le siècle de l'industrialisation. La révolution industrielle a été rendue possible par l'existence d'un prolétariat qui a largement participé à la création de la richesse sans guère en profiter. Par ailleurs, les articles organiques de 1802 ont donné droit de cité aux Eglises luthériennes et réformées, ce qui permet aux protestants de s'engager concrètement dans l'action sociale. De grandes institutions diaconales naissent alors, dont certaines demeurent aujourd'hui.

Concernant le protestantisme, deux courants de pensée conduisent à de tels engagements

Le Réveil qui suscite un renouveau de ferveur religieuse, qui se traduit par des engagements concrets, dans le domaine de la piété comme dans celui de la relation aux autres ; de multiples initiatives voient le jour, dans les champs éducatif, médical et social, ou dans celui de l'évangélisation et des missions. La création de ces institutions s'inscrivait d'abord dans une perspective de concurrence avec le catholicisme, mais le développement de méthodes éducatives novatrices et la mise en œuvre du savoir médical émergent ont fait que le rayonnement de ces institutions a dépassé largement le cercle des protestants. Leur action apparaît comme un témoignage d'une spiritualité altruiste et ouverte à la modernité³.

Ces engagements sont motivés par l'amour du prochain, et par la volonté de rendre au Christ ce qu'il leur a donné. La visée théologique ultime est le salut des bénéficiaires ; il s'agit qu'ils puissent se convertir à Christ – ce qui exige aussi qu'ils ne soient pas enfermés par la misère, qu'ils reçoivent une éducation, etc. La perspective était donc plus soucieuse de l'individu que de la dimension sociale.

Le christianisme social, qui naît à la fin du 19^{ème} siècle dans le terreau du Réveil, va, lui, prendre pleinement en compte le rôle des structures sociales sur les individus.

Ainsi [...] s'affirme un nouveau discours protestant qui, désormais, perçoit la réalité

³ cf. J. Baubérot, *Le retour des huguenots*, Cerf-Labor et Fides 1985, p.47 à 58.

sociale non plus comme la somme des individus ou des familles qui la composent, mais aussi comme une réalité autonome, possédant sa consistance propre et façonnant, à travers certaines médiations, chaque individu » (J. Baubérot, *Le retour des huguenots*, Cerf, LF, 1985, p.121)

Ainsi, par exemple, il ne sert à rien d'appeler à la morale, quand les femmes n'ont pas d'autre solution, pour nourrir leurs enfants, que de faire ce qu'on a appelé le cinquième quart de la journée, à savoir de se prostituer... Il faut donc travailler sur les structures de la société, et aider les personnes en difficulté à s'organiser de façon solidaire pour améliorer leur sort. D'où la création de « fraternités » – des maisons de quartier où se vit une certaine solidarité, avec, par exemple, la création des premières mutuelles, et dont les responsables essayent de favoriser l'émergence d'une parole commune. Les fraternités de la Mission populaire, dont on célèbre cette année le 150^{ème} anniversaire, s'inscrivent dans cet héritage.

En termes d'action sociale, le Réveil est plutôt dans le « faire pour », et le christianisme social plutôt dans le « faire avec ». Quant à l'horizon théologique, celui du Réveil est plutôt le salut individuel, après la mort, et celui du christianisme social plutôt la figure du Royaume de Dieu, avec sa dimension collective, une figure souvent valorisée par les penseurs du christianisme social.

Il faudrait mentionner encore la théologie de la libération, au 20^{ème} siècle, qui voit dans les pauvres les destinataires privilégiés du message de libération du Christ. Il ne s'agit pas tant de les aider, mais de dénoncer avec eux les situations d'injustice structurelle, et de se mettre à leur écoute pour penser la théologie à partir de leur expérience.

J'ai donc essayé de proposer un panel assez représentatif de différents motifs théologiques d'engagement diaconal ; en désordre : manifestation de fraternité, volonté de gagner son salut, imitation du Christ, expression de reconnaissance pour le salut déjà donné par Dieu, volonté de poser des signes du Royaume de Dieu etc. Ce panel peut nous aider à préciser nos propres positionnements et motivations.

Précisons encore que, si j'ai focalisé, selon la demande qui m'était faite, sur les actions menées par les chrétiens et leurs motivations théologiques, je ne crois pas du tout que l'action sociale soit l'apanage des chrétiens. Des engagements remarquables sont menés sans référence chrétienne ; si l'on en doutait la parabole du jugement dernier en Mt 25 pourrait nous le rappeler : des hommes et des femmes viennent au secours d'autres sans voir en eux une figure du Christ. Eux aussi sont les « élus » de Dieu.